



Vers une cité des libres penseurs

Du précipice du savoir aux horizons de l'émancipation

PETER KAHL



Vers une cité des libres penseurs

Du précipice du savoir aux horizons de l'émancipation

*Un manifeste multimodal — poésie, essai, image — qui refuse le clientélisme épistémique
et affirme que l'émancipation commence par le doute,
le silence et le refus*

PETER KAHL

le 3 septembre 2025



Édition originale publiée en Grande-Bretagne par Lex et Ratio Ltd le 3 septembre 2025.

Deuxième édition publiée par Lex et Ratio Ltd le 4 septembre 2025.

© 2025 Lex et Ratio Ltd. Sous licence Creative Commons Attribution – Pas d’Utilisation Commerciale – Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).

Vous êtes libre de partager, copier et redistribuer ce contenu sur tout support et sous tout format, sous réserve des conditions suivantes : mention de la source ; utilisation non commerciale uniquement ; aucune modification autorisée. Texte intégral de la licence disponible sur <<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>>.

À propos de l’éditeur

Lex et Ratio Ltd propose des services de recherche, de conseil et de conseil stratégique en matière de réforme de la gouvernance, de responsabilité fiduciaire et d’éthique épistémique. Nos travaux intègrent l’analyse juridique, la théorie institutionnelle et les stratégies de réforme concrètes pour les institutions publiques, les entreprises et les universités.

Résumé

Vers une cité des libres penseurs : Du précipice du savoir aux horizons de l'émancipation est une odyssée multimodale en sept mouvements — de la dépendance de l'étudiant, en passant par le théâtre de l'université et le sceau de l'accréditation, jusqu'à la faille du doute, l'acte d'auto-émancipation, et enfin le manifeste qui ouvre sur une cité de libres penseurs. Chaque étape est rendue par la poésie, la prose et l'image, traitées comme registres épistémiques co-égaux : le poème agit, la prose situe, l'image dévoile. Cette forme n'est pas ornementale mais méthodologique. Résister à la domestication épistémique exige que la philosophie refuse la monomodalité.

L'ouvrage diagnostique les universités et institutions alliées comme des théâtres du clientélisme épistémique, où la reconnaissance s'échange contre la conformité et où l'accréditation se substitue à la vérité. Il montre comment les pratiques d'accréditation et d'évaluation par les pairs fonctionnent comme des mécanismes de garde institutionnelle produisant une injustice épistémique par conception. S'inspirant de Foucault et de Bourdieu, il situe ces dynamiques comme des théâtres de visibilité et de silence, où l'autorité est esthétisée et la dissidence étouffée.

Face à cet ordre, l'ouvrage avance la nécessité d'une ouverture fiduciaire : les autorités épistémiques doivent être liées par des devoirs de soin, de loyauté et de responsabilité envers la vérité elle-même. Il esquisse l'horizon d'une épistémocratie, forme de gouvernance où la pluralité est garantie structurellement et où les institutions agissent non comme gardiens souverains mais comme intendants du savoir commun.

Le cycle culmine dans un manifeste de la pensée désentravée qui propose une devise réinventée pour le savoir : *Liberté épistémique, Égalité des voix, Fraternité des libres penseurs*. Il appelle à une cité où le silence est fertile plutôt qu'imposé, où les bibliothèques deviennent des jardins plutôt que des prisons de papier, et où le savoir circule non comme propriété mais comme confiance fiduciaire. L'invitation est collective : respirer ensemble dans l'espace ouvert lorsque les certitudes tombent et que le doute commence.

Mots-clés

clientélisme épistémique, liberté épistémique, ouverture fiduciaire, épistémocratie, injustice épistémique, devoirs fiduciaires, pluralité épistémique, agentivité épistémique, philosophie multimodale, épistémologie démocratique, critique institutionnelle, enseignement supérieur, silence, accréditation, émancipation, manifeste

Note de l'auteur sur la publication

Ce travail sera publié en deux versions indépendantes mais parallèles — l'une en français, l'autre en anglais — afin de mettre à l'épreuve et d'illustrer la pluralité épistémique dans ses dimensions linguistiques.

Table des matières

Introduction.....	4
1. Le précipice du savoir.....	6
Ce qui nous retient.....	6
Commentaire philosophique.....	8
Commentaire de l'image.....	9
Synthèse.....	9
2. La clé du maître	11
L'étudiant, le maître et la montre fondante.....	11
Commentaire philosophique.....	13
Commentaire de l'image.....	14
Synthèse.....	14
3. Le théâtre du savoir.....	16
L'Université	16
Commentaire philosophique.....	18
Commentaire de l'image.....	19
Synthèse.....	19
4. L'accréditation	21
La vérité sous scellé	21
Commentaire philosophique.....	23
Commentaire de l'image.....	24
Synthèse.....	24
5. La fissure du doute	26
Doute	26
Commentaire philosophique.....	28
Commentaire de l'image.....	29
Synthèse.....	29
6. L'auto-émancipation	31
Quand l'esclave devient libre.....	31
Commentaire philosophique.....	33
Commentaire de l'image.....	33

Synthèse.....	34
7. Le manifeste.....	35
Le manifeste de la pensée désentravée	35
Commentaire philosophique.....	38
Commentaire de l'image.....	38
Synthèse.....	39
Épilogue	40
Bibliographie	42
Cet ouvrage est également disponible en langue anglaise	43
Citer ce travail	44
Contact de l’auteur	44
Historique des éditions	44

Introduction

Vers une cité des libres penseurs : Du précipice du savoir aux horizons de l'émancipation

Cet ouvrage n'est ni un traité conventionnel ni un simple recueil de poèmes commentés. Il s'agit d'une enquête multimodale où poésie, prose et image sont traitées comme registres épistémiques égaux. Chaque mode parle dans son propre idiome : le poème agit, la prose situe, l'image dévoile. Leur alternance n'est pas ornementale : elle est une revendication méthodologique. Résister à la domestication épistémique exige que la philosophie refuse d'être confinée à un seul idiome d'expression.

L'odyssée est structurée en sept étapes :

1. *Le précipice du savoir* — les limites épistémiques, les lexiques fermés, les cages du connu.
2. *La clé du maître* — la dépendance, la hiérarchie et la première question disruptive.
3. *Le théâtre du savoir* — le savoir mis en scène comme rang, silence et théâtre institutionnel.
4. *La vérité sous scellé* — comités, sceaux et pairs comme régimes clientélistes de validation.
5. *La fissure du doute* — une fissure dans le système, revalorisée comme source d'agentivité épistémique.
6. *L'auto-émancipation* — la libération sans permission, le silence reconquis comme terrain fertile.
7. *Le manifeste* — la voix qui cesse de parler au singulier et appelle à une cité des libres penseurs.

Ce travail sera publié en deux versions indépendantes mais parallèles — l'une en anglais, l'autre en français — afin de mettre à l'épreuve et d'illustrer la pluralité épistémique dans ses dimensions linguistiques.

Vers une cité des libres penseurs : Du précipice du savoir aux horizons de l'émancipation (français) et *Toward a City of Free Thinkers: From the Precipice of Knowledge to the Horizons of Emancipation* (anglais) ne sont pas de simples publications parallèles. Ils constituent en eux-mêmes des actes de liberté épistémique.

La publication en anglais inscrit le projet dans les débats sur l'injustice épistémique, les devoirs fiduciaires et la démocratie épistémique. La publication en français l'ancre dans la lignée de Foucault, Bourdieu, Derrida et Fanon — traditions qui ont longuement interrogé le pouvoir, le silence et l'émancipation. Ensemble, elles affirment que la critique doit être polyphonique, et non enfermée dans un seul domaine linguistique.

Cette odyssée est guidée par une devise réinventée pour le savoir : Liberté épistémique, Égalité des voix, Fraternité des libres penseurs. Elle condense la promesse de ce travail : briser les chaînes du clientélisme, ouvrir la pluralité, et fonder une communauté du commun épistémique.

•

1. Le précipice du savoir



Ce qui nous retient

Aux limites de l'esprit et du connu

Il y a un pas —
que personne n'ose.

Non parce qu'il est immense,
mais parce qu'il s'efface.

On l'appelle :
l'inconnu.

Et ce mot,
soufflé à voix basse,
ouvre une cellule —
dans la cage du connu.

Nous vivons
au bord de nos modèles mentaux,

comme des mendiants
à la porte d'un palais vide.

La peur ne crie pas.
Elle organise.
Elle trace des cartes.
Elle polit des illusions
à l'échelle de nos certitudes.

Et ces cartes —
nous les chérissons.
Nous les appelons :
le savoir.

Mais ce savoir
est un piège poli.

Un miroir sans profondeur
où l'on confond
la vision et la vue,
le concept et la chair.

Ce qui nous retient ?

Un fil.
Un mot.
Une définition.
Un lexique clos
dont nous avons forgé la clé
avant de la jeter.

Et pourtant —
dans le souffle hésitant
d'une question sans réponse —
s'ouvre une fissure,
un doute.
Minuscule.
Insolent.

Assez pour nous porter
jusqu'au bord du précipice,
où le sol tremble
et l'abîme appelle.

Là commence
le vrai savoir :
non pas dans la sécurité,
mais dans le courage.

•

Commentaire philosophique

Le poème *Ce qui nous retient* médite sur les seuils de la pensée, désormais intensifiés par l'image du précipice. Son affirmation centrale est que le véritable savoir ne se trouve pas dans la sécurité des cartes, définitions et certitudes polies, mais qu'il commence au bord — là où la peur fait trembler, où l'abîme s'ouvre, et où seul le courage permet d'avancer.

Cette vision résonne profondément avec la distinction d'Arthur Schopenhauer entre représentation (*Vorstellung*) et Volonté. Dans *Le monde comme volonté et comme représentation* {Schopenhauer 1819}, il soutient que ce que nous appelons savoir consiste en images ordonnées — des cartes de causalité et de logique qui domestiquent l'expérience. Mais sous ces cartes gît l'abîme de la Volonté : force brute, irrationnelle. Le « miroir sans profondeur » et les « cartes polies à l'échelle de nos certitudes » du poème incarnent cette intuition schopenhauerienne. Ce qui nous retient n'est pas l'immensité du réel, mais le confort de la représentation qui nous incite à rester sur un sol sûr plutôt que de confronter l'abîme.

Le précipice est donc à la fois épistémique et existentiel. S'en approcher, c'est voir que le sol conceptuel est fragile, que la certitude n'est pas une substance mais une surface. Se tenir à son bord, c'est résister à ce que j'ai théorisé ailleurs comme clientélisme épistémique {Kahl 2025, *Epistemic Clientelism Theory*} : le marché où institutions, comités et autorités échangent la sécurité contre la conformité. Devant l'abîme, ces marchés s'effondrent : nul comité ne peut autoriser l'inconnu, nul sceau ne peut le sceller.

Le poème rejoint aussi la notion d'injustice herméneutique de Miranda Fricker {Fricker 2007}. En imposant des cartes fixes de l'intelligible, les institutions refusent toute place aux voix et expériences non conformes. Le « lexique clos dont nous avons forgé la clé avant de la jeter » illustre cette condition : une prison conceptuelle où nos propres outils deviennent instruments de captivité. La fissure du doute, cependant, rompt cette injustice et laisse entrer ce qui était exclu.

Sur le plan éducatif, cette dynamique s'accorde avec le rejet par Paulo Freire du modèle bancaire de l'éducation {Freire 1970}. Rester dans les cartes, c'est accepter des dépôts de savoir comme monnaie. Se tenir au bord du précipice, c'est entrer dans le dialogue et l'incertitude — ce que Antonia Darder appelle une éthique d'amour et de courage {Darder 2017}. La peur produit des cartes rassurantes ; le courage conduit à l'abîme où naît la pensée véritable.

Enfin, sur le plan fiduciaire, le poème rejoint ce que j'ai nommé humilité épistémique et ouverture fiduciaire {Kahl 2025, *Epistemic Humility and the Transposition of Ethical Duties into Epistemic Duties*; Kahl 2025, *Directors' Epistemic Duties and Fiduciary Openness*}. Les autorités — enseignants, évaluateurs, institutions — ont le devoir fiduciaire de protéger cet espace de risque plutôt que de le fermer. Fermer l'abîme, c'est violer ce devoir ; protéger la fissure du doute, c'est incarner l'ouverture.

Ainsi, le poème n'est pas seulement descriptif mais prescriptif. Il exige que le savoir soit reconçu comme courage : s'avancer au bord, accepter le sol tremblant, et reconnaître l'abîme comme condition nécessaire de la pensée.

Commentaire de l'image

L'image montre une figure solitaire au bord d'un précipice, faisant face à un vide noir infini. La falaise fissurée sous ses pieds suggère l'instabilité, tandis que des fragments de cartes et de mots gisent éparpillés. Derrière lui, un ciel dramatique s'embrase de rouges et d'oranges, traversé de rayons de lumière perçant les nuages.

Cette scène visuelle illustre la thèse du poème : le savoir authentique n'émerge pas dans la sécurité des cartes, mais à leur limite. Le précipice incarne l'abîme schopenhauerien de la Volonté {Schopenhauer 1819}, ce substrat irrationnel de l'existence caché sous les surfaces polies de la représentation. Faire face au vide, c'est reconnaître que les concepts sont des vernis fragiles — ce « miroir sans profondeur » — et que la vérité exige le courage d'aller au-delà.

Le ciel embrasé symbolise ce courage : une lumière qui ne vient pas des institutions, mais du refus. Les cartes abandonnées aux pieds de la figure rappellent ce que j'ai nommé clientélisme épistémique {Kahl 2025, *Epistemic Clientelism Theory*} : ces marchés de sécurité contre conformité. Devant le précipice, ces marchés n'ont plus prise.

La posture de la figure — droite mais hésitante, à la fois illuminée et dans l'ombre — incarne l'agentivité épistémique à l'état naissant. Elle n'a pas encore franchi le vide, mais elle ne recule pas. Cette hésitation reflète ce que Antonia Darder décrit comme l'éthique d'amour et de courage en pédagogie {Darder 2017} : accompagner jusqu'au bord, sans garantie de sécurité, seulement la solidarité.

Synthèse

Poème et image convergent pour affirmer que le savoir véritable exige du courage. Il ne se trouve ni dans l'accréditation, ni dans les cartes, ni dans les sceaux institutionnels. Il commence lorsque l'on ose se tenir au bord du précipice — là où le sol tremble, où le silence s'impose, où l'abîme de la Volonté confronte la fragilité de la représentation.

Du point de vue de la *Théorie du clientélisme épistémique* {Kahl 2025}, les institutions se consolident en échangeant la reconnaissance contre la conformité. Mais le précipice rend ces échanges caducs : nul comité ne peut médiatiser le vide. L'abîme n'est donc pas seulement danger, mais aussi émancipation — un espace où le savoir échappe à la domestication.

Cette vision reconfigure également le devoir fiduciaire. Comme je l'ai montré {Kahl 2025, *Epistemic Humility and the Transposition of Ethical Duties into Epistemic Duties*; Kahl 2025, *Directors' Epistemic*

Duties and Fiduciary Openness}, les autorités épistémiques ont la responsabilité fiduciaire de protéger précisément cet espace de risque. Leur devoir n'est pas de garantir la certitude, mais de maintenir la fissure du doute où commence l'émancipation.

Schopenhauer, Freire et Darder se rejoignent ici : le précipice n'est pas une fin, mais un commencement. Y faire face, c'est refuser les pièges polis de la représentation, accepter le silence comme fertile, et rétablir le savoir comme pratique vivante. Poème et image affirment que ce qui nous retient n'est pas l'immensité de l'inconnu, mais la peur d'y avancer. Et ils rappellent que le premier acte de liberté épistémique n'est pas la maîtrise, mais le courage.

•

2. La clé du maître



L'étudiant, le maître et la montre fondante

La question qui n'avait besoin d'aucune clé

Je suis entré dans ta chambre étroite,
où ton savoir pendait
comme une montre fondante,
s'égouttant au bord
d'un bureau trop lourd
pour porter autre chose
que tes certitudes.

Tu étais assis sur une chaise d'ivoire,
figé entre titres et diplômes,
tes mots comme des tiroirs verrouillés,
refusant de s'ouvrir
à toute main
qui ne possédait ta clé.

Je suis arrivé sans clés ni cartes,
ma connaissance,
un silence à combler.

Je cherchais des vérités
qui changent de forme,
qui coulent entre les doigts
comme les couleurs vives
d'un paysage déchiré
signé Dalí.

Peu à peu, nos rôles s'inversèrent —
ton autorité s'effondra
sous le poids d'une question
trop lourde
pour tes épaules fragiles :
À qui appartient le savoir ?

Un jour, je cessai d'attendre
des réponses réchauffées
dans le four tiède
de ta peur.

Je saisis ma plume,
écrivant à la fois comme élève et maître,
un message limpide,
affirmant notre devoir moral commun
dans l'échange vivant des idées.

Et quand ma voix s'éleva,
ce fut toi qui devins silencieux,
ta montre fondante
glissant lentement au sol.

La vérité n'appartient à personne,
pas même à toi,
ni à moi.

Elle danse, s'échappe,
attendant simplement
qu'on la cueille,
qu'on la donne librement,
sans autre prix
que la curiosité
et la générosité
d'un cœur ouvert.

Désormais, parmi les ruines
de tes certitudes
et l'audace
de mes doutes,
nous restons —
humains, imparfaits,
enfin égaux
face à l'infinie fluidité
du savoir partagé.

•

Commentaire philosophique

Le poème *L'étudiant, le maître et la montre fondante* met en scène les asymétries de la relation étudiant–enseignant comme un véritable drame de la permission. La « montre fondante » évoque non seulement la dissolution du temps chez Dalí, mais aussi la fragilité de l'autorité épistémique lorsqu'elle se trouve dissociée de toute responsabilité fiduciaire. Le savoir du maître pend, lourd et inerte, dégoulinant sous le poids des diplômes et des titres, tandis que l'étudiant arrive « sans clés ni cartes », en quête de vérités fluides et vivantes. Ce contraste illustre ce que j'ai théorisé comme *clientélisme épistémique* {Kahl 2025, *Epistemic Clientelism Theory*; Kahl 2025, *Beyond Epistemic Clientelism*}.

Le clientélisme naît lorsque l'autonomie épistémique est cédée en échange de reconnaissance, de protection ou d'avancement. Dans la vie académique, cette logique se manifeste dans la dépendance de l'étudiant au paradigme de son directeur : seule la conformité permet de progresser. Le maître du poème incarne cette condition. Ses « tiroirs verrouillés » n'admettent que ceux qui possèdent sa clé — la permission devient la monnaie du savoir. Ces transactions stabilisent l'autorité mais réduisent l'enquête à une simple négociation : du savoir contre de la conformité. Cette dynamique se retrouve également dans les relations intimes, où la soumission épistémique est échangée contre de l'affection ou de la stabilité {Kahl 2025, *Epistemic Clientelism in Intimate Relationships*}. Dans les deux cas, l'autonomie est contrainte par la conditionnalité.

L'alternative est de repenser la pédagogie comme une relation fiduciaire. Dans mon cadre théorique, les autorités épistémiques sont liées par des devoirs de soin, de loyauté et d'ouverture à l'agentivité de leurs étudiants {Kahl 2025, *Epistemic Humility and the Transposition of Ethical Duties into Epistemic Duties*; Kahl 2025, *Directors' Epistemic Duties and Fiduciary Openness*}. L'autorité n'est légitime que lorsqu'elle est encadrée par ces devoirs. Là où ils font défaut, l'enseignement se réduit à une subjugation : la défense du rang plutôt que le soin de l'enquête.

Paulo Freire a mis en lumière cet effondrement dans sa critique du « modèle bancaire » de l'éducation, où les enseignants déposent un savoir dans des étudiants passifs (Freire 1970). Une telle pédagogie reproduit les hiérarchies et réduit au silence la conscience critique. Antonia Darder prolonge cette analyse en soulignant que démanteler les hiérarchies épistémiques exige non seulement le dialogue, mais aussi une éthique de l'amour, du soin et du courage (Darder 2017 ; 2019). Le poème illustre cette inversion : l'étudiant, refusant d'attendre la permission, écrit « à la fois comme élève et maître », tandis que l'enseignant se tait. L'autorité n'est pas détruite mais transfigurée en réciprocité — transformation que Darder identifie comme essentielle à une pédagogie émancipatrice.

L'effondrement de l'autorité du maître sous le « poids d'une question trop lourde pour [ses] épaules fragiles » montre qu'une autorité privée de fondement fiduciaire ne résiste pas à l'interrogation. Son savoir est lourd de titres mais creux de substance. En termes fiduciaires, il a manqué à ses devoirs :

privilégiant le statut plutôt que la loyauté envers la vérité, la clôture plutôt que l'ouverture, la conformité plutôt que le soin. La conclusion du poème — la vérité « n'appartient à personne » — trace l'alternative : le savoir comme confiance fiduciaire, et non comme propriété privée.

Commentaire de l'image

L'image donne une traduction visuelle de cette dynamique. Au centre pend la montre fondante, drapée sur des piliers fracturés. Le temps lui-même — et avec lui le poids de la tradition — a perdu sa rigidité. Il s'écoule, instable, révélant que les structures de la maîtrise sont contingentes et vouées à se dissoudre.

À droite, le maître lève son doigt en signe de commandement. Sa posture est rigide, alignée sur les piliers de la tradition, mais ceux-ci sont déjà fissurés, et la montre qui les surplombe se déforme. Son autorité repose sur des fondations précaires. Il incarne les « tiroirs verrouillés » : corps raide, sol creux.

À gauche, l'étudiant se penche sur un parchemin, écrivant en silence tandis que des flammes brûlent derrière lui. Son geste marque le basculement du poème : saisir la plume, refuser d'attendre la permission, devenir « à la fois élève et maître ». Le feu n'est pas simple destruction, mais audace du doute. Son silence n'est pas passivité mais puissance créatrice, répondant à l'autorité par l'invention.

Entre eux s'étend un paysage fracturé : le terrain du clientélisme épistémique. L'autorité cherche à se maintenir par l'accréditation et le commandement, mais se fissure sous le poids des questions qu'elle ne peut contenir. La montre fondante incarne la fragilité de l'autorité privée de devoirs fiduciaires, tandis que l'écriture de l'étudiant annonce l'ouverture fiduciaire — l'autorité reconçue comme intendance de l'enquête plutôt que possession de la vérité.

Synthèse

Poème, essai et image composent une unité multimodale qui dramatise le passage de la dépendance à la permission vers l'émancipation. Chacun met en acte la même métamorphose : une autorité rigide se liquéfie en réciprocité, les marchés clientélistes s'effacent devant l'ouverture fiduciaire.

Le maître pointe vers le ciel, invoquant la permanence, mais la montre dégoûline. L'étudiant écrit en silence, le feu dans son dos, incarnant le refus d'attendre la permission. Ce n'est pas un rejet de l'apprentissage, mais sa reconstitution : le savoir ne circule plus par la permission hiérarchique, mais par la confiance dialogique.

Antonia Darder rappelle que l'émancipation pédagogique requiert un courage enraciné dans l'amour et la solidarité. C'est ce que poème et image donnent à voir : la vérité « n'appartient à

personne » ; elle est une confiance fiduciaire, partagée dans l'échange vivant des idées. Enseigner ne consiste pas à garder la clé, mais à accompagner l'étudiant jusqu'au seuil où aucune clé n'est nécessaire.

•

3. Le théâtre du savoir



L'Université

Là où le savoir devient spectacle

Ils appellent cela un lieu de savoir.

Mais on y étudie d'abord :

le rang.

le titre.

le silence utile.

Les idées ?

Elles attendent —

au seuil

des bureaux fermés.

Un étudiant entre.

Il a une question.

Elle dérange.

Elle ne cadre pas.

Elle glisse hors des grilles.

On la corrige.

On la range.

On l'oublie.

Ici, la peur

porte des toges.

Elle cite Kant,

en tremblant

qu'on l'interrompe.

Chaque professeur

est un empire fragile —

dressé sur les ruines

de ce qu'il n'ose plus penser.

L'Université ?

C'est un miroir ancien

où l'on apprend

à ne pas voir.

Mais parfois —

une voix se fêle.

Une phrase sort du cadre.

Et alors —

la vérité, nue,

passe entre les murs,

comme un courant d'air.

•

Commentaire philosophique

Le poème *L'Université : ou le théâtre du savoir* dépeint l'institution universitaire comme une scène où le savoir se trouve subordonné au rang, au titre et au silence. Les idées « attendent au seuil des bureaux fermés », tandis que les questions dérangeantes sont corrigées, classées, puis oubliées. Les professeurs apparaissent comme des « empires fragiles », leurs toges dissimulant moins l'autorité que la peur.

Cette dramaturgie rejoint l'analyse de Michel Foucault, pour qui les institutions sont des lieux où le pouvoir se met en scène, se discipline et se contrôle {Foucault 1980}. Le « silence utile » incarne ce que Foucault identifie comme le contrôle disciplinaire : non pas l'absence de parole, mais sa gestion stratégique. Pierre Bourdieu renforce ce diagnostic lorsqu'il montre que le capital académique — titres et rangs — agit comme une monnaie de distinction, reproduisant les hiérarchies sociales au lieu de cultiver la pensée {Bourdieu 1988}.

Dans la perspective de la *Théorie du clientélisme épistémique* {Kahl 2025, *Epistemic Clientelism Theory*}, l'université est un site paradigmatique de l'échange clientéliste. Le savoir y est validé non pour sa vérité, mais pour sa conformité aux attentes institutionnelles. L'avancement est conditionné : pour obtenir une accréditation ou une promotion, il faut montrer sa loyauté à l'orthodoxie dominante. Cette orthodoxie elle-même est mise en scène comme image, condensée dans la figure visible de l'autorité. J'ai nommé cela *visibilité substitutive* : le déplacement du travail épistémique dispersé au profit de l'image centralisée de l'autorité exécutive {Kahl 2025, *Substitutive Visibility and Epistemic Monarchism in Academia*}. Le théâtre du savoir devient alors théâtre du visage — un régime de monarchisme épistémique où l'autorité s'esthétise, se concentre et capte la reconnaissance comme capital symbolique.

L'image du poème — « un miroir ancien où l'on apprend à ne pas voir » — résonne avec *Les Ombres silencieuses* {Kahl 2025, *The Silent Shadows*}. Comme les prisonniers de la caverne de Platon acceptent des ombres comme apparences autorisées, étudiants et chercheurs consentent à prendre classements, titres et métriques comme substituts de la vérité. Ombres et miroirs fonctionnent ainsi comme régimes de visibilité substitutive.

Le silence joue ici un rôle central. Des professeurs tremblant à l'idée de citer Kant incarnent la peur de sortir du cadre autorisé. Comme je l'ai montré dans *L'Arbre silencieux* {Kahl 2025, *The Silent Tree*}, le silence n'est jamais neutre : il est un instrument de subjugation épistémique, une monnaie performative dans l'économie clientéliste du savoir. Ici, le silence sert une pédagogie de l'autorité : une pédagogie qui apprend à ne pas voir, à ne pas parler, à ne pas déranger. Contre cela, j'ai plaidé pour une pédagogie de l'ouverture — une alternative fiduciaire où les institutions assument le rôle de gardiens de la confiance épistémique, distribuant la reconnaissance de manière équitable et refusant le théâtre du charisme {Kahl 2025, *Substitutive Visibility and Epistemic Monarchism in Academia*}.

Comme je l'ai soutenu dans *Les universités, plateformes académiques et dépôts ne sont pas des empereurs* {Kahl 2025, *Universities, Academic Platforms, and Repositories are Not Emperors*}, de telles pratiques

constituent une véritable violence épistémique : elles trahissent les devoirs fiduciaires dus aux étudiants, aux chercheurs et au public, et corrodent la démocratie elle-même. En se déguisant en souveraines, les universités substituent la performance à l'intendance.

Et pourtant, comme l'indique le poème, il suffit parfois qu'une voix se fêle, qu'une phrase échappe au cadre, pour que la vérité traverse les murs tel un courant d'air. C'est le moment où le clientélisme vacille, où les ombres se dissipent, où l'ouverture fiduciaire devient possible. Refuser le théâtre du visage, c'est reconfigurer l'université non comme monarque, mais comme intendant fiduciaire du commun épistémique.

Commentaire de l'image

L'image associée traduit ce diagnostic en termes visuels. De lourds rideaux rouges encadrent la scène, rappelant que le savoir est un spectacle. Des figures professorales apparaissent comme des statues fissurées, tenant des masques devant leurs visages. Leur posture est rigide, mais leur surface craquelée : des empires fragiles édifiés sur les ruines de ce qu'ils n'osent plus penser.

Les masques rappellent ce que j'ai appelé visibilité substitutive {Kahl 2025, Substitutive Visibility and Epistemic Monarchism in Academia} : le travail épistémique collectif est effacé au profit du visage exécutif de l'autorité. La reconnaissance ne s'attache plus aux multiples producteurs de savoir, mais aux quelques figures visibles qui incarnent l'institution. C'est le monarchisme épistémique : la légitimité concentrée dans la figure et la façade.

Au-dessus de la scène, un œil omnivoyant surveille l'ensemble — un panoptique foucaldien transposé dans le théâtre académique. Il garantit que la performance reste conforme aux attentes, que le silence se maintienne. Au sol, des accessoires épars — une clé, un engrenage, une tablette brisée — rappellent les instruments du savoir, réduits ici à de simples ornements, vidés de leur vitalité car subordonnés au spectacle.

Les corps fissurés montrent le coût de cette visibilité substitutive : les professeurs semblent monumentaux, mais ils sont creux. Les rideaux cachent plus qu'ils ne révèlent. La scène n'est pas un lieu de pensée, mais d'accréditation — un espace où le savoir se répète pour obtenir reconnaissance, plutôt que de se chercher dans la vérité.

Synthèse

Poème et image décrivent ensemble l'université comme théâtre du clientélisme épistémique. Le savoir y est joué comme performance, validé par titres, rangs et accréditations plutôt que par l'enquête. La peur porte la toge, le silence devient outil, et les professeurs jouent dans une pièce dont le script s'appelle accréditation.

Ce diagnostic résonne avec *Les Ombres silencieuses* {Kahl 2025}, où les ombres deviennent apparences autorisées, et avec *L'Arbre silencieux* {Kahl 2025}, où le silence fonctionne comme subjugation épistémique. Il converge avec *Les universités, plateformes académiques et dépôts ne sont pas des empereurs* {Kahl 2025}, qui dénonce la trahison des devoirs fiduciaires par des institutions se prétendant souveraines. Et il s'approfondit avec *Visibilité substitutive et monarchisme épistémique* {Kahl 2025}, qui explique pourquoi la scène du savoir est dominée par des masques et des visages : la reconnaissance concentrée dans des figures charismatiques qui se substituent au travail dispersé des multiples.

Mais le poème ouvre aussi une brèche. Une voix qui se fissure, une phrase qui déborde du cadre, et la vérité s'engouffre comme l'air. Les statues fissurées, les surfaces craquelées, les masques brisés suggèrent que le théâtre n'est pas stable. L'ouverture fiduciaire suppose d'accueillir ces fissures, non de les colmater. La tâche est de passer du monarchisme épistémique à l'intendance fiduciaire : du théâtre du visage au soin du commun.

Dans cette unité multimodale, le théâtre est démasqué. L'université, révélée comme spectacle fragile, peut être réimaginée autrement : non comme scène d'accréditation, mais comme dépôt de confiance au service de la vérité.

•

4. L'accréditation



La vérité sous scellé

Là où la procédure remplace la vérité

Ce texte a été lu.

Relu.

Relu encore.

Puis tamponné.

Classé.

Stocké.

Il est maintenant :

valide.

conforme.

accrédité.

Donc :

vrai.

Du moins —
dans la langue du comité.

Car la vérité, elle,
n'a pas de badge.
Elle entre sans être invitée.
Elle interrompt les phrases.
Elle ne connaît pas
le format demandé.

Les experts ?
Ils excellent
à reconnaître
ce qu'ils ont déjà vu.

Le reste ?
Non-publiable.
Non-lisible.
Non-sérieux.

On l'appellera plus tard :
intuition,
folie,
ou littérature.

Mais c'était peut-être,
tout simplement,
la pensée.

•

Commentaire philosophique

Le poème *La vérité sous scellé* met en lumière le rituel quasi liturgique par lequel les institutions sanctifient le savoir. Un texte est lu, relu, tamponné, classé, archivé. Ce n'est qu'une fois accrédité qu'il devient « vrai » — non pour son contenu, mais pour sa conformité à la procédure du comité. L'accréditation fonctionne alors comme un théâtre épistémique : la vérité placée sous scellé.

Les experts, observe le poème, « excellent à reconnaître ce qu'ils ont déjà vu ». Le savoir n'est donc validé que lorsqu'il épouse des formes consacrées. Tout ce qui déborde de ce moule — intuition, imagination, insolence d'une pensée neuve — est rejeté comme non publiable, illisible, non sérieux. Et pourtant, ce reste, ce surplus, est peut-être ce qu'on devrait nommer la pensée.

Ce mécanisme incarne le *clientélisme épistémique* {Kahl 2025, *Epistemic Clientelism Theory*}. Les comités exigent la conformité en échange de reconnaissance ; l'autonomie se troque contre l'accréditation. L'avancement repose non plus sur l'enquête, mais sur la docilité.

Dans *Les gardiens du savoir et l'injustice épistémique par conception* (2025), j'ai montré que ces pratiques ne relèvent pas de biais accidentels, mais d'un échec fiduciaire systémique. Les comités et panels d'évaluation agissent comme des gardiens épistémiques, architectes de dispositifs qui reproduisent l'injustice en fermant la pluralité et en étouffant la dissidence. Le geste mécanique du tampon, répété jusqu'à l'absurde, incarne cette logique d'exclusion.

Cette critique rejoint *Pourquoi nous devons rejeter l'évaluation par les pairs coloniale* (2025), qui met au jour l'évaluation par les pairs comme hiérarchie coloniale : elle récompense le conservatisme épistémique, réduit au silence les voix non sanctionnées et viole les devoirs fiduciaires d'ouverture. Les lourds sceaux du poème incarnent cette violence : la vérité réduite à une propriété administrative, distribuée par ceux qui détiennent déjà l'autorité.

Comme je l'ai souligné dans *Qui a peur du savoir en libre parcours ?* (2025), le monde académique refuse activement de s'engager avec la pensée qui surgit hors de ses canaux autorisés. Le poème nomme ces refus : l'illisible, le « non sérieux ». Ces exclusions relèvent moins d'une évaluation de la qualité que d'une revendication de souveraineté institutionnelle.

Enfin, *Les universités, plateformes académiques et dépôts ne sont pas des empereurs* (2025) a montré que ces pratiques constituent une véritable violence épistémique : les universités se travestissent en souveraines tout en renonçant à leurs devoirs fiduciaires de soin envers le commun du savoir. L'accréditation devient ainsi monarchisme épistémique : un décret souverain qui scelle la vérité par l'autorité du sceau.

Mais le poème affirme que la vérité ne se laisse pas enfermer. Elle « entre sans être invitée », « ignore le format demandé », « interrompt la phrase ». C'est l'irruption du réel, le moment où l'intendance fiduciaire, plutôt que le décret souverain, est requise. L'accréditation ne devrait pas sceller la vérité ; elle devrait en protéger l'ouverture.

Commentaire de l'image

L'image associée met en scène ce diagnostic avec une intensité surréaliste. Au centre, une tour de feuilles tamponnées s'élève comme un monument bureaucratique, mais elle fond comme de la cire sous le poids de ses sceaux cramoisis. Autour d'elle, des bureaucrates sans visage tamponnent inlassablement des pages vierges. Au-dessus plane un badge lumineux — éclatant mais creux — emblème d'une accréditation qui confère une légitimité sans substance.

L'anonymat des figures renvoie à l'impersonnalité de l'évaluation par les pairs. Leurs gestes mécaniques traduisent ce que j'ai décrit comme le gatekeeping épistémique par conception : un système réglé pour reproduire l'identique et étouffer la dissidence {Kahl 2025, *Epistemic Gatekeepers and Epistemic Injustice by Design*}. Le badge creux symbolise la visibilité substitutive : la reconnaissance concentrée dans un signe, détachée de la pratique vivante de la pensée.

Pourtant, à l'horizon, un rayon de lumière perce les nuages et éclaire une page non reliée, flottant libre. Cette page incarne l'insoumis, le savoir en libre parcours que l'accréditation ne peut contenir. C'est la pensée qui s'évade du théâtre des sceaux.

Synthèse

La vérité sous scellé et l'image qui l'accompagne convergent vers une même dénonciation : l'accréditation n'est pas intendance du savoir, mais échange clientéliste, gardiennage institutionnalisé et manquement fiduciaire. La vérité n'y est pas préservée par le sceau : elle y est étouffée.

À travers mes travaux, cette architecture de l'exclusion a été analysée comme :

- Clientélisme — marchés conditionnels de conformité contre reconnaissance {Kahl 2025, *Epistemic Clientelism Theory*; Kahl 2025, *Beyond Epistemic Clientelism*}
- Gatekeeping par conception — production systémique d'injustice épistémique par échec fiduciaire {Kahl 2025, *Epistemic Gatekeepers and Epistemic Injustice by Design*}
- Hiérarchie coloniale — l'évaluation par les pairs comme domination épistémique {Kahl 2025, *Why We Must Reject the Colonial Peer Review*}
- Exclusion de l'insoumis — refus du savoir en libre parcours {Kahl 2025, *Who is Afraid of Free-Range Knowledge*}
- Monarchisme institutionnel — l'accréditation comme décret souverain plutôt que comme confiance fiduciaire {Kahl 2025, *Universities, Academic Platforms, and Repositories are Not Emperors*}

Mais le poème et l'image rappellent aussi que le système n'est jamais clos. La vérité survient sans invitation, interrompt la phrase, s'échappe de la pile de papiers. Le rayon de lumière sur la page flottante incarne cette irruption : ce que l'institution ne peut prévoir ni contenir.

L'ouverture fiduciaire impose que les institutions cessent de neutraliser ces irruptions. Leur devoir n'est pas de sceller, mais d'abriter. L'accréditation doit quitter le registre du théâtre pour entrer dans celui de l'intendance : non pas fermer la vérité, mais protéger les conditions de son émergence.

•

5. La fissure du doute



Doute

une faille dans le système

Il n'a pas de voix.

Pas de rang.

Pas de titre.

Il entre —

comme l'air

sous une porte

mal fermée.

On l'appelle :

doute.

Mais il n'est pas là

pour détruire.

Il écoute.

Il suspend.

Il fait place.

À une pensée

non prévue.

À une question

non classée.

Et parfois —

dans ce très court moment

où le système hésite —

quelque chose de vivant

passe.

Ce n'est ni vrai,

ni faux.

Ni publié,

ni rejeté.

C'est un commencement.

Rien de plus.

Mais ce rien —

suffit.

•

Commentaire philosophique

Le poème *Doute — une faille dans le système* met en scène le doute non pas comme l'ennemi du savoir, mais comme sa condition de possibilité. Il surgit « comme l'air sous une porte mal fermée » : discret, non autorisé, mais vital. Sans voix, sans rang, sans titre, il interrompt pourtant l'ordre établi de l'accréditation, de la classification et du silence. Le doute est ici suspension — une pause qui ouvre un espace pour la pensée imprévue et pour les questions encore sans catégorie.

Cette image rejoint les traditions philosophiques classiques. Le scepticisme pyrrhonien voyait dans le doute non pas une paralysie, mais une manière d'ouvrir la pensée, en refusant la clôture prématurée {Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*}. René Descartes fit du doute radical une méthode : en dépouillant les certitudes infondées, il espérait fonder le savoir sur des bases indubitables {Descartes 1641}. Mais le poème se distingue de ces deux démarches : il ne prône ni la suspension pour elle-même, ni la reconstruction cartésienne. Il décrit le doute comme un entre-deux — ni vrai ni faux, ni publié ni rejeté — mais comme un commencement.

Cette perspective rejoint la notion d'*injustice épistémique* développée par Miranda Fricker {Fricker 2007}. Les systèmes destinés à stabiliser le savoir refusent souvent toute place aux voix ou aux questions qui ne se conforment pas à leurs grilles. Dans ce contexte, le doute devient subversif : une faille par laquelle ce qui est exclu peut entrer. Comme le montre la *Théorie du clientélisme épistémique* {Kahl 2025}, les institutions échangent reconnaissance contre conformité ; le doute interrompt cette économie en refusant l'échange.

Les recherches récentes en psychologie de l'éducation soulignent elles aussi le rôle fondateur du doute. Nieminen et Ketonen (2021) soutiennent que l'agentivité épistémique requiert non seulement l'accès au savoir, mais aussi la capacité de questionner, de reframer et de résister à l'autorité épistémique. Le poème illustre précisément cela : le doute suspend la clôture, crée une brèche, et rend ainsi possible l'agentivité.

Dans mon propre cadre, ce rôle correspond au devoir fiduciaire d'*humilité épistémique* {Kahl 2025, *Epistemic Humility and the Transposition of Ethical Duties into Epistemic Duties*}. Les autorités épistémiques — enseignants, évaluateurs, comités — ont l'obligation fiduciaire de protéger l'espace du doute, de résister à la tentation de fermer trop vite, et de cultiver le courage d'affronter l'incertitude. Là où le doute est traité comme une menace, ce devoir est trahi et l'on retombe dans le clientélisme. Là où il est accueilli, l'ouverture fiduciaire prend corps.

Le poème insiste : même la plus brève hésitation peut être transformatrice. « Dans ce très court moment où le système hésite — quelque chose de vivant passe. » Ce n'est ni triomphe ni révolution, mais un commencement. Et ce commencement, aussi fragile soit-il, « suffit ». Il suffit parce qu'il rouvre la possibilité de penser, restituant au savoir son caractère de pratique vivante plutôt que d'archive scellée.

Commentaire de l'image

L'image traduit le doute comme une intrusion discrète mais transformatrice. Un mur colossal occupe la scène, mais il est fracturé par une fissure d'où jaillit un faisceau de lumière. Au seuil se tient une silhouette encapuchonnée, mi-ombre mi-lumière, symbole à la fois d'hésitation et de courage.

La palette — oranges et rouges incandescents sur des ombres turquoise profondes — accentue le drame. D'un côté du mur s'étend l'obscurité, habitée par des figures indistinctes absorbées dans le rituel et la répétition. Leurs visages effacés évoquent l'anonymat bureaucratique, là où les institutions effacent l'individu au service de la conformité. De l'autre côté, la fissure ouvre sur un horizon baigné de lumière dorée : l'espace des possibles que les institutions ne peuvent totalement contenir.

Le faisceau qui traverse le mur illustre la formule du poème : le doute « entre comme l'air sous une porte mal fermée ». Sa puissance n'est pas destructrice mais infiltrante. La silhouette encapuchonnée incarne l'agentivité épistémique à l'état naissant : pas encore de parole, mais déjà une présence vigilante.

Cette imagerie rejoint mon analyse du *gatekeeping épistémique* {Kahl 2025, *Epistemic Gatekeepers and Epistemic Injustice by Design*}. De même que les institutions élèvent des murs d'accréditation, de classification et de silence, la fissure révèle leur vulnérabilité constitutive. Le doute, ici, n'est pas une faute, mais une ouverture.

Synthèse

Poème et image affirment d'une même voix que le doute est la première condition de l'émancipation. Il n'a ni rang, ni titre, ni forme institutionnelle, mais sans lui ne subsisterait qu'une clôture étouffante. Le doute est ce souffle qui déstabilise — non pour détruire, mais pour créer un espace où la pensée peut surgir.

Dans la *Théorie du clientélisme épistémique* {Kahl 2025}, les institutions reproduisent la conformité en scellant le savoir par l'accréditation et le gatekeeping. Le doute interrompt cette économie : il refuse l'échange de la conformité contre la reconnaissance. La fissure dans le mur matérialise ce refus, laissant passer une lumière que les comités ne sauraient sanctionner.

L'ouverture fiduciaire exige que les autorités protègent cette fissure. Comme je l'ai soutenu {Kahl 2025, *Epistemic Humility and the Transposition of Ethical Duties into Epistemic Duties*}, le doute n'est pas une faiblesse mais une vertu fiduciaire. Le nier, c'est manquer à ce devoir ; l'accueillir, c'est créer les conditions de l'agentivité.

Poème et image rappellent enfin que les commencements prennent souvent la forme de presque rien : une fissure, un souffle, une hésitation. Mais ce « rien », comme le conclut le poème, suffit. Dans la

séquence multimodale, *Doute* est le pivot : l'instant où les systèmes vacillent, où le silence se fissure, et où l'émancipation devient perceptible.

•

6. L'auto-émancipation



Quand l'esclave devient libre

L'affranchissement sans permission

Je n'ai pas brisé mes chaînes —
elles sont tombées d'elles-mêmes,
un matin
où j'ai cessé de demander.

Je portais leur langue
comme on porte un nom donné à la
naissance :

lourd d'attentes,
usé par les siècles,
étranger à ma voix.

J'étais à genoux
dans une bibliothèque
où l'on lisait à voix haute
des vérités interdites.

Mais un jour,
le maître n'est pas venu.
Et le silence —
ce silence-là —
a ouvert en moi un pays où je pouvais
marcher debout.

Depuis,
je pense sans veilleur,
j'écris sans cage,
je sais sans autorité.

Je suis l'esclave
que nul n'a affranchi —
car il s'est levé
avant qu'on lui dise :
tu peux.

•

Commentaire philosophique

Le poème *Quand l'esclave devient libre* raconte un moment d'émancipation qui n'est ni octroyé par une autorité, ni arraché par la violence, mais accompli par le refus. Le locuteur déclare : « Je n'ai pas brisé mes chaînes — elles sont tombées d'elles-mêmes, un matin où j'ai cessé de demander. »

L'affranchissement n'est pas concédé par permission ; il naît de la fin de la dépendance.

Cette intuition rejoint l'analyse de Frantz Fanon de l'émancipation décoloniale : le sujet colonisé ne devient pas libre en attendant d'être reconnu, mais en s'affirmant lui-même {Fanon 1963}. De son côté, Michel Foucault définissait la critique comme « l'art de n'être pas tellement gouverné » — une pratique active du refus {Foucault 1997}. Ici, le fait de ne plus demander s'inscrit dans cette lignée : un geste de critique épistémique, qui rejette le marché clientéliste où l'autonomie s'échange contre reconnaissance.

Dans la *Théorie du clientélisme épistémique* {Kahl 2025}, l'esclave incarne la condition de dépendance épistémique : un savoir médiatisé par des maîtres, des comités, des institutions. L'affranchissement advient lorsque cette dépendance se rompt non de l'extérieur, mais de l'intérieur, par la décision de refuser l'échange. En termes fiduciaires, il s'agit de la réappropriation de l'agentivité épistémique face à des autorités ayant manqué à leurs devoirs de soin, de loyauté et d'ouverture {Kahl 2025, *Directors' Epistemic Duties and Fiduciary Openness*}.

Le poème convoque aussi mes travaux sur le silence comme espace épistémique. Dans *L'Arbre silencieux* (2025), j'ai montré que le silence n'est pas toujours une subjugation imposée : il peut devenir un terrain fertile de refus et d'agentivité. Ici, le silence laissé par l'absence du maître ouvre « un pays où je pouvais marcher debout ». Ce qui hier servait à discipliner devient condition de liberté.

Cette revalorisation du silence est au cœur de l'ouverture fiduciaire : reconnaître que l'autorité ne peut posséder la vérité, mais seulement protéger l'espace où elle peut advenir. L'esclave qui devient libre le fait non en attendant le consentement du maître, mais en habitant le silence comme possibilité.

Commentaire de l'image

L'image associée illustre cette scène d'affranchissement avec une intensité surréaliste. Au premier plan, des chaînes rompues gisent au sol, tombées sans effort, mais de façon irréversible. Une silhouette solitaire, vêtue de haillons, se redresse et regarde un horizon embrasé d'oranges et de pourpres. Derrière elle, des colonnes et des rayonnages écroulés marquent l'effondrement de l'ancien ordre : bibliothèques et institutions réduites à des carcasses vides.

Le chemin devant elle mène à une arche monumentale, dressée seule au sommet d'un escalier. Au-delà s'ouvre un ciel constellé d'étoiles, de plumes, et d'un livre ailé en plein vol — symboles de pensée, de fragilité et de liberté. Sur le sol repose un masque abandonné, signe de la performance et de l'identité imposée.

La composition dramatise la thèse du poème : l'émancipation n'est pas un don, mais une auto-affirmation. La figure ne rompt pas ses chaînes dans la révolte ; elle se lève, et en se levant, les chaînes tombent. Les ruines rappellent que les institutions de savoir peuvent se vider de leur substance : la liberté ne s'y trouve pas, mais au-delà de leurs murs.

Synthèse

Poème et image convergent sur une thèse radicale : l'émancipation épistémique est auto-affranchissement. Elle n'est conférée ni par les maîtres, ni par les professeurs, ni par les comités. Elle commence quand le sujet cesse de demander la permission.

Cette idée reconfigure à la fois le clientélisme et le devoir fiduciaire. Dans un système clientéliste, l'autonomie s'échange contre protection. Mais le locuteur du poème incarne le refus de ce marché : ni reconnaissance, ni sceau, ni autorité ne sont requis. La liberté se réalise en réinvestissant le silence, en rejetant les masques, en marchant vers un horizon ouvert.

Fanon enseigne que la décolonisation suppose d'arracher la liberté plutôt que de l'attendre. Foucault rappelle que la critique est une pratique du refus. Mon propre cadre insiste sur le fait que l'ouverture fiduciaire oblige les institutions à protéger ces refus, et non à les étouffer. Quand l'esclave devient libre transforme cette argumentation philosophique en expérience poétique et visuelle.

Cette unité multimodale performe l'émancipation : les chaînes tombées, le masque abandonné, la silhouette qui se redresse dans le silence. Elle affirme que le premier acte de liberté épistémique n'est pas la reconnaissance, mais le refus : cesser de demander, et commencer à marcher.

•

7. Le manifeste



Le manifeste de la pensée désentravée

Vers une communauté d'égaux en quête

Je n'ai pas reçu mes vérités :
on me les tendait déjà polies,
prêtes à l'usage,
comme des menottes déguisées en bijoux.

J'ai appris à les refuser.
À briser la logique du prêt-à-penser.

À forger mes propres questions
plutôt que d'hériter de réponses mortes.

Chaque doute est une semence de liberté.
Chaque refus, une victoire silencieuse.
Et dans l'ombre, je sais
que d'autres respirent déjà ce même air.

•

Je ne cherche ni la chaleur des dogmes
ni la sécurité du troupeau.
J'avance à découvert,
mais chaque pas m'appartient —
et peut ouvrir un chemin pour un autre.

Les gardiens des savoirs
me scrutent avec suspicion.
Ils voient une roue qui dévie,
un engrenage désaccordé.

Mais je ne suis pas un engrenage.
Je suis la faille dans leur horloge,
le vent qui dérègle leurs cadrans.

•

Je connais le prix de la dissidence :
le silence qui tombe,
les portes closes,
les sourires figés.

Mais je connais aussi sa récompense :
l'horizon qui s'élargit,
le souffle vif des hauteurs,
la joie d'un mot qu'aucun n'avait osé dire.

•

Penser libre,
ce n'est pas penser contre tout,
c'est penser sans maître,

sans pacte de soumission,
sans dette envers les idoles.

C'est respirer à pleins poumons
dans l'espace ouvert
par des vérités encore muettes.

Et déjà s'esquisse une devise nouvelle :
Liberté épistémique, Égalité des voix,
Fraternité des libres penseurs.

•

Un jour viendra
où nos refus isolés
s'allumeront les uns aux autres
comme des étincelles devenues brasier.

Alors surgira une cité —
sans murs ni trônes,
où les maîtres n'auront plus d'élèves
mais des égaux en quête.

Chaque voix y portera son doute
non pour le vendre
mais pour l'offrir.
Chaque silence y sera fertile,
non imposé.

Là, les bibliothèques ne seront plus
des prisons de papier,
mais des jardins de chemins multiples.
Les institutions cesseront d'imposer
le prix de la soumission

et devront répondre
au savoir qu'elles prétendent servir.

Et nous,
marcheurs de l'incertain,
veilleurs de clairières,
bâtirons non pas une tour
mais une place —
ouverte aux vents,
aux langues,
aux vérités encore à naître.

•

Alors lève-toi.
Ne consens plus à l'évidence dictée.

Prends ton silence —
qu'il tonne.
Prends ton souffle —
qu'il renverse les murs.

Fais tomber une seule certitude,
et cent possibles s'ouvriront.

La cité n'attend pas demain.
Elle commence ici.

•

Commentaire philosophique

Le poème *Le manifeste de la pensée désentravée* agit à la fois comme un couronnement et comme un appel. Il refuse les vérités livrées comme des « *menottes déguisées en bijoux* » et affirme que la liberté commence par le rejet du prêt-à-penser. Le doute y devient « *semence de liberté* », le refus une « *victoire silencieuse* ». Ici se rejoignent les thèmes parcourus jusque-là — dépendance, silence, accréditation, auto-émancipation : la pensée ne s'affranchit qu'en rompant avec le pacte clientéliste de la reconnaissance.

À ce stade, la *Théorie du clientélisme épistémique* atteint sa portée normative {Kahl 2025, *Epistemic Clientelism Theory*; Kahl 2025, *Beyond Epistemic Clientelism*}. Le clientélisme stabilise les institutions en échangeant l'autonomie contre l'approbation. Le manifeste rejette catégoriquement ce marché. Il esquisse une communauté — « *la cité des libres penseurs* » — régie par une devise nouvelle : Liberté épistémique, Égalité des voix, Fraternité des libres penseurs. Ici, l'autorité n'est plus souveraine mais partage d'une confiance fiduciaire.

Le langage du poème résonne avec la conception d'Elizabeth Anderson de la démocratie épistémique, où la légitimité naît non de la hiérarchie mais de la délibération inclusive {Anderson 2006}. Il rejoint aussi l'exigence d'Antonia Darder, pour qui une pédagogie émancipatrice exige courage et solidarité, et non conformité {Darder 2017}. Penser libre, ce n'est pas penser contre tout, mais penser sans maître, sans pacte de soumission, sans dette envers des idoles.

Le manifeste porte également une charge juridique. Dans *Epistemic Gatekeepers and Epistemic Injustice by Design* (2025), j'ai montré que les institutions architecturent l'*exclusion épistémique*. Le poème en désigne les instruments — portes closes, silences imposés — et les transforme en appels au refus. En termes fiduciaires, il réclame que les institutions renoncent à leur posture de monarchisme épistémique pour se reconstituer en intendantes du commun.

Enfin, l'Appel final déplace le texte de la description à l'exhortation : « *Alors lève-toi. Ne consens plus à l'évidence dictée.* » La pensée devient ici un acte collectif. Le refus se multiplie, les étincelles deviennent brasier. Le manifeste proclame que la liberté épistémique n'est pas à différer : « *La cité n'attend pas demain. Elle commence ici.* »

Commentaire de l'image

L'image traduit ce moment d'émancipation avec une intensité surréaliste. Au premier plan, des chaînes rompues reposent au sol, tombées sans violence mais de manière irréversible. Une figure solitaire, vêtue de haillons, se tient debout, tournée vers un horizon embrasé d'oranges et de pourpres. Derrière elle, les ruines de colonnes et d'étagères de livres témoignent de l'effondrement de l'ancien ordre — bibliothèques et institutions réduites à de simples carcasses.

Le chemin devant elle monte vers un portique monumental, une arche isolée au sommet d'un escalier. Au-delà s'étend un ciel ouvert, constellé d'étoiles, de plumes et d'un livre ailé en plein vol — symboles de pensée, de fragilité et de liberté. À terre, un masque abandonné signale l'identité imposée et la performance rejetée.

La composition donne chair au propos du poème : l'émancipation n'est pas un don mais une auto-affirmation. La figure ne brise pas ses chaînes dans la révolte ; elle se dresse, et en se dressant, les chaînes tombent. Les ruines rappellent que les institutions de savoir peuvent se vider de leur substance : la liberté se trouve non pas derrière leurs murs, mais au-delà.

Synthèse

Poème et image convergent sur une thèse radicale : l'émancipation épistémique est auto-affranchissement. Elle n'est conférée ni par les maîtres, ni par les professeurs, ni par les comités. Elle commence lorsque le sujet cesse de demander.

Cette intuition reconfigure à la fois le clientélisme et le devoir fiduciaire. Dans les systèmes clientélistes, l'autonomie s'échange contre protection. Mais le locuteur incarne le refus de ce pacte : ni reconnaissance, ni sceau, ni autorité ne sont requis. La liberté s'accomplit en réinvestissant le silence, en rejetant les masques, en marchant vers un horizon ouvert.

Fanon rappelle que la décolonisation exige de saisir la liberté au lieu de l'attendre. Foucault rappelle que la critique est refus. Mon propre cadre souligne que l'ouverture fiduciaire impose aux institutions de protéger ces refus plutôt que de les étouffer. *Quand l'esclave devient libre* et *Le manifeste de la pensée désentravée* traduisent cette argumentation philosophique en expérience poétique et visuelle.

Cette unité multimodale performe l'émancipation : chaînes tombées, masque rejeté, silhouette silencieuse qui choisit de se lever. Elle affirme que le premier acte de liberté épistémique n'est pas la reconnaissance, mais le refus : cesser de demander, et commencer à marcher — sous une devise désormais claire : Liberté épistémique, Égalité des voix, Fraternité des libres penseurs.



Épilogue

Après les théâtres

Le parcours tracé à travers ces sept théâtres commence dans la dépendance. Les premiers pas étaient hésitants : l'étudiant sous l'autorité, incertain d'oser demander, lié par les règles de reconnaissance et la peur de la faute. L'université apparaissait comme un théâtre, l'accréditation comme un rituel, le silence comme un outil. À chaque étape, le savoir se révélait moins comme une recherche libre que comme une performance mise en scène, scellée et tamponnée, gardée par des titres et des rangs.

Pourtant des fissures sont apparues. Une question qui ne cadrerait pas. Un silence qui, de subjugation, devint espace. Un doute qui s'infiltra comme l'air sous une porte mal fermée. Ces failles ont ébranlé l'édifice, révélant sa fragilité. Ce qui semblait solide n'était que théâtre : masques, miroirs, rituels de reconnaissance. Les murs n'étaient pas infranchissables ; ils étaient poreux.

De là, le chemin s'est infléchi vers l'émancipation. Les chaînes sont tombées non parce qu'elles furent brisées, mais parce que le sujet cessa de demander. Le silence, jadis arme de soumission, devint fertile. L'écriture, jadis acte de dépendance, devint création. L'odyssée culmina dans le manifeste — non pas la voix solitaire d'un seul penseur, mais l'horizon collectif d'une cité de libres penseurs.

Ce cycle est personnel, mais non privé. C'est mon odyssée, mais elle est aussi structurelle. Car il met en lumière des logiques systémiques : le clientélisme épistémique, ce marché conditionnel où l'autonomie s'échange contre la reconnaissance {Kahl 2025, *Théorie du clientélisme épistémique* (Epistemic Clientelism Theory)}. Les institutions se stabilisent en exigeant la déférence. Professeurs, comités, revues, plateformes — tous fonctionnent comme patrons, distribuant l'approbation en retour de la conformité. Le savoir devient une économie clientéliste.

La conséquence est l'injustice épistémique : non seulement le silence des voix, mais la conception même de systèmes qui rendent la dissidence illisible, impubliable, « non sérieuse » {Kahl 2025, *Les gardiens du savoir et l'injustice épistémique par conception* (Epistemic Gatekeepers and Epistemic Injustice by Design)}. Les théâtres de l'accréditation excluent ce qu'ils devraient protéger : le doute, le refus, les commencements.

Face à cet ordre, j'ai plaidé pour l'ouverture fiduciaire {Kahl 2025, *Les devoirs épistémiques des directeurs et l'ouverture fiduciaire* (Directors' Epistemic Duties and Fiduciary Openness)}. Les autorités épistémiques ont des devoirs de loyauté, de soin et de responsabilité — non envers le pouvoir souverain, mais envers la vérité elle-même. L'autorité n'est légitime que lorsqu'elle est circonscrite par ces devoirs. Là où ils manquent, nous rencontrons le monarchisme épistémique : des institutions qui se posent en empereurs, maquillant la violence en rituel.

Le cycle pointe aussi vers l'épistémocratie {Kahl 2025, *L'épistémocratie dans l'enseignement supérieur* (Epistemocracy in Higher Education)) : une forme de gouvernance où la pluralité est garantie structurellement, où les institutions agissent non comme gardiens mais comme intendants du savoir commun. La cité des libres penseurs n'est pas une utopie, mais une métaphore de cet horizon. Elle nomme une polis où la dissidence n'est pas punie, où le silence n'est pas imposé, où la pensée circule comme confiance plutôt que comme propriété.

La forme de ce travail importe. Poésie, prose et image ne s'accompagnent pas simplement : elles s'affirment comme registres co-égaux. Chacune refuse d'être subordonnée : le poème agit, la prose situe, l'image dévoile. Leur alternance est méthodologique : pour résister à la domestication épistémique, la philosophie doit refuser la monomodalité. Ce cycle accomplit ce qu'il prescrit.

L'épilogue n'est pas une conclusion mais une pause. La cité des libres penseurs n'est pas construite ; elle est en devenir. Sa construction dépend d'actes de refus, d'étincelles de dissidence, de voix qui échappent aux cadres. Le devoir des institutions n'est pas d'étouffer ces étincelles, mais de les abriter — d'agir comme intendants fiduciaires de la pluralité.

S'il y a une leçon dans cette odyssée, elle est simple : l'émancipation commence non par la reconnaissance, mais par le refus. Cesser de demander, c'est desserrer les chaînes. Embrasser le doute, c'est ouvrir un espace. Écrire sans attendre l'approbation, c'est créer. Ces gestes sont fragiles, souvent invisibles, mais ils suffisent.

Et s'il y a un appel, il est modeste : respirer ensemble. Car la pensée vit là où le silence devient fertile, où les fissures laissent entrer l'air, où les étincelles trouvent de l'oxygène. La cité n'attend pas demain ; elle commence partout où une voix ose douter, où un silence abrite un refus, où la vérité entre sans invitation.

Elle commence partout où nous faisons nôtre une devise réinventée pour le savoir : Liberté épistémique, Égalité des voix, Fraternité des libres penseurs.

Ici se termine le théâtre. Mais le chemin — le nôtre, et non le mien seul — continue.

•

Bibliographie

- Anderson E, *The Epistemology of Democracy* (Oxford University Press 2006)
- Bourdieu P, *Homo Academicus* (Polity 1988)
- Darder A, *Reinventing Paulo Freire: A Pedagogy of Love* (2nd edn, Routledge 2017)
- Darder A, *The Student Guide to Freire's Pedagogy of the Oppressed* (Bloomsbury Academic 2019)
- Descartes R, *Meditations on First Philosophy* (1641, 3rd edn, Hackett 1993)
- Fanon F, *The Wretched of the Earth* (trans C Farrington, Grove Press 1963)
- Foucault M, *Discipline and Punish: The Birth of the Prison* (Sheridan A tr, Vintage Books 1995)
- Foucault M, *Power/Knowledge: Selected Interviews and Other Writings 1972–1977* (Pantheon 1980)
- Foucault M, *The Politics of Truth* (S Lotringer and L Hochroth (eds), Semiotext(e) 1997)
- Frankel T, *Fiduciary Law* (Oxford University Press 2011)
- Fricker M, *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing* (Oxford University Press 2007)
- Freire P, *Pedagogy of the Oppressed* (Continuum 1970)
- Kahl P, *Beyond Epistemic Clientelism* (unpublished manuscript, 2025)
- Kahl P, *Epistemic Clientelism in Intimate Relationships* (unpublished manuscript, 2025)
- Kahl P, *Directors' Epistemic Duties and Fiduciary Openness: A Cross-Cultural and Interdisciplinary Framework for Corporate Governance* (2nd edn, Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Directors-Epistemic-Duties-and-Fiduciary-Openness>> accessed 2 September 2025
- Kahl P, *Epistemic Clientelism Theory: Power Dynamics and the Delegation of Epistemic Agency in Academia* (3rd edn, Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Epistemic-Clientelism-Theory>> accessed 2 September 2025
- Kahl P, *Epistemic Gatekeepers and Epistemic Injustice by Design: Fiduciary Failures in Institutional Knowledge Gatekeeping* (Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Epistemic-Gatekeepers-and-Epistemic-Injustice-by-Design>> accessed 2 September 2025
- Kahl P, *Epistemic Humility and the Transposition of Ethical Duties into Epistemic Duties* (Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Epistemic-Humility-and-the-Transposition-of-Ethical-Duties-into-Epistemic-Duties>> accessed 2 September 2025
- Kahl P, *Epistocracy in Higher Education: A Proposal for Fiduciary and Epistemic Accountability in the University* (Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://pkahl.substack.com/p/epistocracy-higher-education-fiduciary-epistemic-accountability>> accessed 2 September 2025
- Kahl P, *How Institutional Corruption Captured UK Higher Education Journalism: Epistemic Clientelism, Fiduciary Opacity, and the Entrenchment of Elite Power* (Lex et Ratio Ltd 2025) available at <<https://github.com/>

Peter-Kahl/How-Institutional-Corruption-Captured-UK-Higher-Education-Journalism> accessed 2 September 2025

Kahl P, *Substitutive Visibility and Epistemic Monarchism in Academia: Fiduciary Breach and the Case for a Pedagogy of Openness* (2nd edn, Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Substitutive-Visibility-and-Epistemic-Monarchism-in-Academia>> accessed 2 September 2025

Kahl P, *The Silent Shadows: Epistemic Clientelism and Plato's Cave* (Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/The-Silent-Shadows>> accessed 2 September 2025

Kahl P, *The Silent Tree: Epistemic Clientelism and the Politics of Sound* (Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/The-Silent-Tree>> accessed 2 September 2025

Kahl P, *Universities, Academic Platforms, and Repositories are Not Emperors: How Epistemic Violence Undermines Democracy* (Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Universities-Academic-Platforms-and-Repositories-are-Not-Emperors>> accessed 2 September 2025

Kahl P, *Who is Afraid of Free-Range Knowledge? How academia buries its head to avoid the unsanctioned* (Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Who-is-Afraid-of-Free-Range-Knowledge>> accessed 2 September 2025

Kahl P, *Why We Must Reject the Colonial Peer Review: Fiduciary-Epistemic Duties, Epistemic Agency, and Institutional Openness in the Age of Generative AI* (Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Why-We-Must-Reject-the-Colonial-Peer-Review>> accessed 2 September 2025

Nieminen J H and Ketonen E E, 'Cultivating Student Agency in Higher Education Assessment: A Framework for Developing Assessment for Epistemic Agency' (2021) 46 *Assessment & Evaluation in Higher Education* 1

Schopenhauer A, *Le monde comme volonté et comme représentation* (A Burdeau tr, Presses Universitaires de France 1966)

Schopenhauer A, *The World as Will and Representation* (première publication 1819, Dover 1969)

Sextus Empiricus, *Outlines of Pyrrhonism* (Prometheus Books 1990)

Wittgenstein L, *Tractatus Logico-Philosophicus* (Kegan Paul 1922)

•

Cet ouvrage est également disponible en langue anglaise

Peter Kahl, *Toward a City of Free Thinkers: From the Precipice of Knowledge to the Horizons of Emancipation* (2nd edn, Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Toward-a-City-of-Free-Thinkers>>

•

Citer ce travail

Peter Kahl, *Vers une cité des libres penseurs : Du précipice du savoir aux horizons de l'émancipation* (deuxième édition, Lex et Ratio Ltd 2025) <<https://github.com/Peter-Kahl/Vers-une-cite-des-libres-penseurs>>

•

Contact de l'auteur

ORCID: <<https://orcid.org/0009-0003-1616-4843>>
Email: <peter.kahl@juris.vc>
LinkedIn: <<https://www.linkedin.com/in/peter-kahl-law/>>
GitHub: <<https://github.com/Peter-Kahl>>
PhilPapers: <<https://philpeople.org/profiles/peter-kahl>>
Google Scholar: <<https://scholar.google.com/citations?hl=en&user=z-yfRRYAAAAJ>>
Blog: <<https://pkahl.substack.com/>>

•

Historique des éditions

Édition	Description des modifications	Impact épistémique	Date
—	Édition originale	aucun	2025-09-03
2	Révisions substantielles portant sur le titre, les sous-titres et la structure. Harmonisation des titres de chapitres et de poèmes (Le précipice du savoir, La clef du maître, La vérité sous scellé, L'auto-émancipation, La cité des libres penseurs). Ajout d'une nouvelle strophe au manifeste introduisant la devise Liberté épistémique, Égalité des voix, Fraternité des libres penseurs. Développement de la première partie avec un cadrage schopenhauerien, mettant l'accent sur le précipice du savoir. Révision de l'épilogue afin d'intégrer la nouvelle devise et d'affiner sa conclusion fiduciaire-épistémique. Bibliographie mise à jour pour inclure Schopenhauer.	Clarifie l'horizon normatif grâce à la nouvelle devise, approfondit l'ancrage philosophique avec Schopenhauer et affine la critique du clientélisme tout en renforçant l'ouverture fiduciaire et l'épistémocratie.	2025-09-04

•